

L'historiographe de la Providence

Joseph de Maistre

● ● ● **Gérard Joulié**, Lausanne

Qu'évoque le nom de Joseph de Maistre aujourd'hui ? Un philosophe contre-révolutionnaire, des pages augustes sur la guerre et le bourreau, l'apologiste du trône et de l'autel, un suppôt de l'Inquisition, le *Gesta Dei per Francos*, un prophète du passé, un amateur de paradoxes, un fanatique par discipline et par méthode, un écrivain qu'on ne lit plus que pour son style, comme Valéry lisait encore Bossuet, l'apôtre nostalgique d'un Ancien Régime enfin liquidé ?

Au moment de la Révolution française et dans les années qui suivirent, époque durant laquelle de Maistre produisit ses ouvrages, et même d'une manière générale pendant tout le XIX^e siècle, la question capitale qui agitaient les esprits était la suivante : la Révolution vient-elle de Dieu ou du Diable ? Pour la plupart des catholiques de ce temps-là, cette question ne pouvait comporter qu'une seule réponse : du Diable. La Révolution poursuivait sur le plan politique ce que le protestantisme avait inauguré sur le plan religieux.

De Maistre est un Bossuet qui a vu la Révolution française et qui le premier a dit : elle vient du Diable. Ce diable, il l'avait déjà subodoré dans la Réforme et, bien sûr, dans toute la philosophie des Lumières qui en est la fille. Mais, pour de Maistre, la Révolution n'est pas qu'un mal, c'est un mal dont la Provi-

dence doit tirer un bien, et un bien supérieur. Dieu châtie pour amender et perfectionner son ouvrage. Dans les affaires des hommes, de Maistre voit toujours la main de Dieu.

Il vit également celle des philosophes et tâcha de corriger leur erreur. Sa vie et son œuvre sont un long combat singulier contre ces adversaires qui, finalement, eurent raison de lui et de ses idées sur le plan temporel. Car la contre-révolution qu'il appelait de ses vœux, et qui devait être non pas une contre-révolution mais le contraire de la Révolution, n'eut pas lieu.

Fi de la science

Il laissa derrière lui la facile et bourgeoise irrégion du XVII^e siècle et son dogme de l'indéfinie et infinie perfectibilité, dont un Benjamin Constant allait à la même époque faire son cheval de bataille républicain, et se méfia également de cette tyrannie bien plus lourde, parce que volontairement acceptée, qu'apporte avec elle toute discipline scientifique stricte. Il remit même assez cavalièrement à sa place, qui est aux cuisines, cette servante qui allait bientôt devenir la maîtresse du genre humain. Vis-à-vis de la science, il eut à peu près la même attitude que Pascal à l'égard de

Gérard Joulié a reçu le Prix de poésie de l'Académie française « José-Maria de Heredia » et le Prix Paul Verlaine de la Maison de la poésie, pour son livre de poésie *La Furie française*, publié avec un ami sous les pseudonymes de Chaunes et Sylvoisal. *Choisir* a présenté ce livre en décembre 2004 (p. 40). Les lauriers de notre ami et collaborateur honorent notre revue.

Philippe Barthelet
(sous la dir. de),

Joseph de Maistre,
Les Dossiers H, l'Age
d'Homme, Lausanne
2005, 880 p.

Antoine Compagnon,

Les Anti-Modernes.
De Joseph de Maistre
à Roland Barthes,
Gallimard, Paris 2005,
464 p.

la géométrie qu'il avait pourtant galamment servie, disant d'elle qu'elle n'est rien car elle ne sert à rien pour les choses du salut et du gouvernement des Etats et des âmes.

« Intelligence platonicienne », disait Sainte-Beuve qui, à propos des *Soirées de Saint-Petersbourg*, ajoutait : « On a dans ce concert à trois voix quelque chose d'un Platon chrétien. » En effet, qui se nourrit de son œuvre suivra à travers elle l'alliance d'un tempérament tout antique et d'une conviction toute chrétienne. Ce monde des idées, qui mieux que de Maistre a vécu les yeux constamment fixés dessus ?

Ce monde, Platon se le figure comme superposé au monde sensible ; dans celui-ci il voyait la chute, la dégradation de celui-là, et sa philosophie avait pour objet de réveiller en nous le souvenir de nos origines, de nous mettre en état de réminiscence. Le sénateur ne dit-il pas dans le dixième entretien des *Soirées* : « Tout ce qu'on peut savoir dans la philosophie rationnelle se trouve dans un passage de saint Paul, et ce passage, le voici : "Ce monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement." »

Du génie, il dit quelque part qu'on le voit arriver mais que personne ne l'a vu marcher, car il vole. Et c'est son génie qui le met en présence de certaines vérités. Or la vérité, dit-il, est faite pour notre intelligence comme la lumière pour notre œil. L'une et l'autre s'insinuent sans effort, comme la grâce. Cette vérité ne peut être locale ou individuelle. Elle est par définition universelle ou n'est pas. Elle est donc catholique. Oui, mais cette vérité, comment la faire agir ? Par l'instruction.

C'est ici le point de bifurcation entre la voie catholique, universelle, et les voies protestantes, particulières. La Révélation une fois posée, ne reste-t-il pas à

chacun le recours au texte saint ? C'est justement contre ce recours tout individuel que de Maistre s'élève avec le plus de vigueur. Ce n'est point la lecture, c'est l'enseignement de l'écriture qui est utile. La douce colombe avalant d'abord et triturant à demi le grain qu'elle distribue ensuite à sa couvée est l'image naturelle de l'Eglise expliquant aux fidèles cette parole écrite qu'elle a mise à leur portée. Lue sans explication, l'Écriture sainte est un poison. Car l'Eglise n'a au fond qu'une seule tâche : faire de ses enfants des saints.

Et aussitôt après, il parle de ce dogme insensé et pourtant fondamental du protestantisme : le jugement particulier. Livré au seul examen particulier, l'Écriture égare et corrompt ; interprétée au contraire par l'autorité séculière de l'Eglise, incarnée en son chef, l'Écriture rassemble et instruit. Le mal est pour de Maistre la division de l'être.

Où qu'il le rencontre et quelle que soit l'apparence qu'il revêt, le schisme est pour de Maistre l'adversaire. C'est que l'univers lui-même porte la marque d'un gigantesque schisme fondamental. Plus on l'examine et plus on est porté à croire que le mal vient d'une certaine division qu'on ne saurait expliquer et que le retour au bien dépend d'une force contraire qui nous pousse sans cesse vers une unité tout aussi inconcevable.

Il est plaisant de remarquer que ce maître du grand style abstrait - honneur impérissable des lettres françaises - a toujours manifesté une indicible méfiance à l'égard de l'écriture, qu'il s'agisse de constitutions politiques ou de cette Écriture sainte à laquelle les protestants voudraient réduire la Parole de Dieu, alors que pour reprendre l'expression de Platon, « la parole est à l'écriture ce qu'un homme est à son

portrait ». (On retrouve là ce noble mépris pascalien de la peinture et, d'une manière générale, de toute production purement humaine.)

Foi en l'unité

C'est l'homme de la tradition, de l'histoire et du dogme. Il n'eut qu'une pensée : l'unité. L'unité, voilà le concept de son esprit, qu'il portait fièrement et impérieusement sur toutes choses, en tout sujet, en toute matière. Nul homme n'eut plus que lui une notion plus haute et plus vaste de l'unité. C'est cette notion de l'unité, je n'en doute pas, qui le fit rationnellement et scientifiquement catholique, quand l'heure eut sonné dans sa vie de le devenir ainsi, après l'avoir été d'abord d'éducation, de sentiment et de foi.

Bien avant les abatteurs de frontières, qui dressent sur le pavois la grande figure de l'Humanité, le comte de Maistre, l'anti-philosophe, l'anti-progressiste, le retardataire, montrait de son doigt prophétique l'Europe et, par-delà l'Europe, le monde, ascendant vers ce but de tout : l'unité. Et ni la Révolution française, qu'il n'aimait certes pas, ni les conséquences de ce protestantisme pulvérisateur qu'il détestait n'arrachèrent à Joseph de Maistre, tout le temps qu'il vécut, sa foi profonde en une unité supérieure qui, tôt ou tard, devait se reconstituer. Pour lui, la vérité du catholicisme fut surtout d'être la religion de l'unité et de l'universalité.

Dans sa pensée comme dans sa vie, il eut le calme des grandes convictions qui font le fond des grands génies. Unité, infailibilité, souveraineté, universalité sont les quatre notions-clés de sa pensée.

Ses sentences (boutades, paradoxes, partis pris, préjugés, syllogismes) tombent comme des couperets. Il guillotine.

De lui, on pourrait tirer un bel éloge de l'intolérance, qui n'est après tout, bien souvent, que la réaction saine d'un homme d'esprit qui a trop entendu de sornettes et qui n'en peut plus. Il sait ce qu'il est. Être né lui suffit. Il pense nettement que les premiers principes sont hors de discussion et sait d'instinct, ce combatif, ce polémiste, que la mélancolie, la tristesse et la paresse mènent au désespoir, le seul péché irrémissible pour un catholique de sa trempe.

Donnez-lui des adversaires et vous le rendrez heureux. Au besoin, il s'en inventera lui-même. Sa religion est définitive, sa foi absolue. Il ne balance pas. Il a la Providence et le souci de son salut dans la tête. Ils n'en sortiront pas. (Mais de son salut personnel, ce praticien ne parle pas. Malgré les mauvais exemples donnés par Diderot et Rousseau, il est encore d'un temps où l'honnête homme ne parle pas de lui, ne met pas son cœur à nu, comme Baudelaire, qui se voulait pourtant impeccable dandy, s'avouera plus tard forcé - par la perversion des temps - de le faire.) Il a fondé sa religion sur la raison et établit sa règle sur le principe d'autorité.

Joseph de Maistre



Son christianisme peut choquer (si tant est qu'il puisse encore être compris) par son aplomb, ses certitudes, ses a priori, les conséquences molles et troublées de ceux qui ont peine à penser qu'on puisse croire sans douter et trouver sans chercher.

Libre mais soumis

Son monde est vertical, la soumission est sa révérence, en toutes choses, temporelles comme spirituelles. Et, puisque Dieu existe, toutes choses découlent de lui, et chacun, à la place où la Providence, ce bon général d'armée, l'a placé et d'où seul le souverain peut l'élever, sert dans l'obéissance et la charité (l'une ne va pas sans l'autre) un serviteur d'un serviteur de Dieu. Toute confusion de genre, comme toute méprise hiérarchique, l'irrite profondément. Il a écrit de grandes pages sur l'Inquisition et laissé des paradoxes sur le duel propres à modifier les idées de Pascal sur le sujet.

Sur la question du libre arbitre et de la prédestination qui, dans les siècles héroïques, préoccupait tant les esprits : « Nous savons que nous sommes libres, un point, c'est tout. » Ces « un point, c'est tout » abondent dans ses écrits.

« Considérons nos misères, dit encore ce chanteur de la Providence, et nos tribulations comme des instruments miséricordieux destinés à nous préparer et nous perfectionner en vue de la vie céleste, car il existe un autre monde qui lui ne passera pas. »

Et là, une fois encore, le platonicien rejoint le chrétien. Tout comme dans ces immortelles *Soirées de Saint-Petersbourg*, dans lesquelles j'invite mon lecteur à se plonger, non pas toutes affaires cessantes mais dans les dispositions mentales appropriées à une telle lecture, et où de Maistre esquivait la difficulté d'une

exposition méthodique - trop ardue sans doute pour le lecteur moyen qui n'en supporterait pas l'uniformité - par cette forme trop aisée et presque conventionnelle du dialogue. Mais du moins, il en sait racheter l'infériorité par l'éclat de la discussion, le mordant de la répartie, la beauté de la thèse et de l'antithèse et une charmante variété de tons, depuis l'absolutisme un peu accablant du théologien, le sénateur nourri de l'illuminiisme saint-martiniste, jusqu'à la sveltesse toute militaire et toute française du chevalier qui, je ne sais pour quoi, m'a toujours semblé être un portrait de Rivarol par l'ironie, l'épigramme, le feu, la riposte, l'élan, la clarté et la grâce. Depuis aussi l'aplomb du grand seigneur qui badine avec la science qu'il relègue aux cuisines, comme il jouerait avec le nœud de sa cravate, jusqu'au génie de la plaisanterie, comme l'avait Voltaire, tant persistent en chacun de nous les caractéristiques indélébiles du type national.

Car c'est ce même homme penseur qui nie l'homme abstrait posé par la Révolution, en lui disant : « Montrez-le moi, je ne vois que des Français, des Anglais, des Allemands, etc., mais je n'ai jamais rencontré l'homme avec une majuscule, l'homme en soi. »

C'est ce même esprit qui cherche en tout l'universel. Mais son universalisme à lui, né de son catholicisme, ou vice-versa, ne lui fait pas oublier cependant l'idée que chaque peuple a une mission « providentielle », et que celle des Français, par exemple, est « l'alliance de l'esprit d'association et celui de prosélytisme ». C'est pourquoi ce peuple est né chrétien. « Les idées chez vous [les Français], dira le comte dans ses *Soirées*, sont toutes nationales et toutes passionnées. » Cette vérité éternelle est-elle encore la vérité d'aujourd'hui ?

G. J.